

En attendant, à l'exemple des empereurs romains, ses prédécesseurs, il avait ajouté à ses titres celui de *pontifex maximus*, et le pape, pour ne pas être en reste, avait pris celui de *Cæsar*. Tous ces princes semblaient avoir changé de rôle ; Maximilien voulait être pape et saint ; Louis XII tenait un concile ; Jules, joignant le titre de César à celui de vicaire de Jésus-Christ, couvrait ses cheveux blancs d'un casque et endossait la cuirasse, pour mener une cour composée de vieux prêtres, sous le feu du canon.

Pendant qu'il était plein de ses projets militaires, une maladie aiguë (1), occasionnée, dit-on, par la colère à laquelle il s'était livré en apprenant la convocation du concile, vint en suspendre l'exécution. Dans ce nouveau danger, la ténacité de son caractère ne se démentit point. Aussi indocile sur le lit de douleur qu'inflexible dans le conseil, il ne voulut jamais cesser, malgré une fièvre ardente, de boire à la glace, ni de manger des fruits crus. La force de son tempérament triompha de ce mauvais régime ; mais il n'était pas encore en état de quitter Bologne, lorsqu'il apprit que les Français arrivaient à trois milles de cette place.

Chaumont, par le conseil des Bentivoglio, seigneurs dépossédés de Bologne, avait entrepris d'y surprendre et d'enlever le pape, qu'il savait entouré de peu de troupes, au milieu d'une population dans laquelle les Bentivoglio comptaient beaucoup de partisans.

VIII. On attendait à Bologne des troupes de Naples : on savait qu'une partie de l'armée vénitienne était en marche ; mais ni les unes ni les autres n'avaient paru, et les Français étaient aux portes de la ville.

L'historien de la ligue de Cambrai fait, au sujet du parti que prit Chaumont, à l'instigation des exilés de Bologne, cette réflexion que l'expérience a souvent confirmée : « C'est manquer de prudence, » dit-il, « que de former un projet contre un État, » sur les relations infidèles de ceux que les révolutions en ont chassés. » Cependant cette entreprise n'était pas si téméraire, si l'on en juge par la terreur qu'éprouva toute la cour du pape, en apercevant une armée, qui, sans le secours d'aucune intelligence au dedans, pouvait forcer une ville mal fortifiée et encore plus mal défendue. La retraite même était interdite par des troupes légères qui battaient la campagne. Tous les vieux prélats de la suite du pape se croyaient déjà prisonniers. Les plus hardis furent ceux qui osèrent se présenter devant Jules, pour lui proposer d'entrer en négociation

(1) A ce soir sont venues trois postes qui ont apporté au roy que le pape vault que mort et qu'il n'y a remède en sa vie. » (Lettre de Jean Caulier à Marguerite d'Autriche. Re-

avec Chaumont. Jules seul était inébranlable ; il leur répondit par des fureurs, et s'emporta contre les ambassadeurs de Venise et de Naples, accusant la lenteur de leurs troupes du danger qu'il allait courir.

Mais ce danger ne l'intimidait pas. Au lieu de consentir à négocier, il faisait partir d'heure en heure des courriers, pour hâter la marche des généraux vénitiens et napolitains. Il encourageait sa faible garnison ; excitait le peuple de Bologne à prendre les armes, prodiguant les promesses d'immunités et de privilèges. Il exigea de l'ambassadeur d'Angleterre résidant auprès de lui, qu'il allât trouver les généraux français, et les menaçât d'une rupture avec son maître, s'ils entraient dans Bologne. Il fit agir dans le même sens le ministre d'Arragon et celui de l'empereur.

Cependant, quand on lui fit remarquer qu'on ne recevait aucune nouvelle des troupes vainement attendues, que ni le peuple ni la garnison ne montraient aucune disposition à se défendre, il se laissa arracher son consentement pour entamer une négociation.

Chaumont, qui ne laissait pas d'être effrayé lui-même de la hardiesse de son entreprise, qui n'était pas sûr qu'elle fût approuvée de sa cour, qui voyait les ministres d'Angleterre, d'Arragon et de l'Empire, le sommer de s'arrêter, ne fut pas fâché de se tirer de toutes ces difficultés par un arrangement, qui allait lui assurer de grands avantages, sans employer jusqu'à la violence.

On commença par convenir d'un armistice de deux jours. On en consuma une partie à disputer sur le choix des plénipotentiaires ; enfin on était tombé d'accord de quelques conditions, qui étaient le maintien de la ligue de Cambrai, l'évacuation du duché de Ferrare par les troupes de l'Église, et le renvoi des contestations élevées entre le pape et le duc à des commissaires qui seraient nommés contradictoirement ; lorsque, dans la soirée du jour où l'armistice devait expirer, la tête de l'armée vénitienne parut dans la plaine de Bologne.

S'il faut en croire Guichardin, auteur presque contemporain, et un témoin oculaire, un évêque, Paul Jove, cette avant-garde était un corps de Turcs, que le pape avait appelés ou fait recruter, pour les opposer aux Français, ou, ce qui est plus vraisemblable, qui servaient dans l'armée vénitienne. « Ce fut, dit un historien, un spectacle bien étrange de voir le saint-père défendu par une troupe d'infidèles, contre l'armée du roi très-chrétien. »

Les Vénitiens et les Espagnols entrèrent dans la *cueil des lettres de Louis XII*, t. II, p. 59.) « Le pape est toujours malade, mais l'espoir de la mort n'est si grand qu'il estoit passé quatre jours. » (*Ibid.* p. 65.)